

atelier ibm/maquettes

I — IL ETAIT UNE FOIS LA FABRICATION...

Quelque part dans le local, une porte marquée « entrée interdite » n'interdit en fait à personne de pénétrer dans les trois pièces où dix camarades, armés de machines IBM, assurent la fabrication technique des publications « Ligue » ou « crypto-Ligue ». Pour certains camarades, cet étage est un antre mystérieux où un appareil autonome procède à des opérations magiques (le rite de la maquette sacrée) voire même à des sacrifices humains (le presse-citron diabolique : on use un permanent jusqu'à la corde avant de le rejeter dans l'anonymat et de choisir la victime suivante).

Pour d'autres, — beaucoup trop nombreux hélas qui considèrent le local central comme la propriété de tous — l'étage est une espèce de BHV trotskyste où l'on peut trouver gratuitement le matériel de bureau ou l'aide dactylographique dont on a besoin, et où, de plus, il fait plus chaud qu'ailleurs.

Entre ces deux extrêmes, une réalité beaucoup plus complexe que nous essayons — très souvent avec des moyens inadaptes — de faire correspondre aux besoins de l'organisation (encore que cette définition des besoins ne soit pas neutre, nous y reviendrons). Cette réalité a une histoire.

* a) en passant par le triomphalisme : à l'issue de la campagne présidentielle, et Rouge étant devenu un hebdomadaire lourd à payer, la méthode empirique dite « des essais et des erreurs » a été involontairement utilisée pour résoudre le problème. A savoir : (attention, ici simplifications abusives !)

— faire connaître Rouge par les-masses-velues-et-compactes-qui-n'attendaient-que-lui. Tirage 50 000, 30 000 exemplaires dans les kiosques, affichettes publicitaires, publicité dans le Monde, envisagée à la radio, etc. Ceci revenant à contourner l'organisation pour vendre son journal, le résultat fut on ne peut plus clair : les masses contournèrent allègrement le journal et nous nous fîmes un peu d'argent en revendant des quintaux de bouillons au chiffonnier du coin.

— faire de Rouge un support publicitaire ramenant des espèces sonnantes et rébuchantes. Un support publicitaire sans public ne représente pas grand chose comme intérêt, c'est ce que pensèrent les annonceurs pressentis, et l'idée fut clandestinement enterrée.

— plus sérieusement, partant de considérations générales sur les difficultés de la presse, et de considérations plus particulières sur la vente de nos brochures, se développa l'idée de faire payer le déficit de Rouge par les publications qui l'entourent, la totalité de notre matériel constituant un tout cohérent et rentable. La chose était et reste toujours possible. Nous l'avons montré pendant un certain nombre de mois, et si les responsables de Rouge acceptaient de ne plus considérer les brochures comme une chose extérieure à leurs discussions, une politique cohérente pourrait être menée dans le domaine des éditions, qui nous permettrait d'assainir plus vite la situation financière du journal (et d'avoir une politique cohérente, mais c'est déjà un autre domaine).

Bilan : Rouge et les brochures coûtaient très très cher. La nécessité des débats du 2e Congrès et de la multiplication des Bulletins Intérieurs vint donner le coup de grâce. Il fallait une solution. Alors la section française du trust international IBM vint trouver la section française de la IVe...

* b) Faites-le vous-mêmes ! : IBM nous proposait des machines à écrire spéciales permettant de faire nous mêmes la composition de notre matériel et d'éviter, ainsi, une partie très importante des frais d'imprimerie. Ces machines devaient nous être louées et non vendues,

assurées par IBM soi même, et le contrat résiliable n'importe quand au bout de trois mois. Le danger paraissait mince. Les économies réalisables, quand nous les eûmes calculées, plus qu'intéressantes. IBM eut donc son premier client trotskyste.

Cela fait un an et demi. Nous nous servons toujours très mal des machines. Certains camarades affirment même qu'elles ne permettent pas du travail aussi propre que l'imprimerie classique. Peut être. Mais elles nous ont permis du travail moins cher, et en quantité non négligeable ; elles nous ont permis de stabiliser et de faire baisser les dettes d'imprimerie. Elles n'ont pas permis de miracles, c'est-à-dire que les ventes augmentent, ou que nos textes soient meilleurs. Nous n'avons même jamais pu — par faute de temps, d'expérience et de personnel — les utiliser comme elles devraient l'être. Dans nos bureaux, ce sont les pires conditions imaginables qu'on trouve ces paisibles bestioles de luxe, et elles y ont tenu le coup.

* c) les permanents : l'utilisation des IBM, le maquetage (?) du matériel composé, la planification du tout, etc, demandaient qu'on y emploie des permanents techniques sinon qualifiés du moins capables d'apprendre vite. Ils sont arrivés lentement, mais ils sont bien là : dix camarades (dont 4 à plein temps et 6 à mi-temps) représentent le plus gros des « services » qui fonctionnent au local.

* d) le résultat : on peut en discuter longuement sous bien des aspects ; mais cette discussion ne doit pas servir à masquer une discussion plus importante (et prioritaire) sur la qualité et le choix des textes que nous sortons ; mais cette discussion ne doit pas masquer non plus que l'essor relatif des publications de la Ligue vient des IBM et de leur utilisation. Nous donnons simplement le chiffre global de ce qui a été produit depuis novembre 70 : 72 numéros de Rouge, une quarantaine de brochures, 40 bulletins intérieurs divers, 5 revues de la IV, 10 journaux spéciaux, sans compter les affiches, tracts et dépliants divers ni les publications étrangères en plusieurs langues dont nous ne donnerons pas le nombre exact.

e) un petit peu de philosophie : on peut dire, globalement, que l'atelier fonctionne au mieux de ses possibilités matérielles actuelles. Il avait à éviter deux écueils : d'une part s'ériger en entreprise capitaliste (sic) fonctionnant de façon autonome sans répondre aux besoins immédiats de l'organisation et ne se souciant que de ses intérêts à long terme (une production régulière, etc) ; d'autre part, se plier sans résistance aux soubresauts de l'actualité politique et à ceux de la Ligue (qui ne sont pas toujours les mêmes), satisfaire à court terme en sacrifiant toute production planifiée et non conjoncturelle. Entre les deux, l'équilibre était précaire, nous l'avons maintenu au prix de quelques heurts et d'une fatigue supplémentaire des permanents concernés, mais nous l'avons maintenu : entre la routine et le spontanéisme.

II — UN ATELIER DE TRANSITION

Il paraissait évident à tout le monde qu'on n'installe pas une entreprise capitaliste au sein d'une organisation révolutionnaire. Pour beaucoup de camarades, la réciproque est moins claire, et pourtant elle est tout aussi vraie : on n'installe pas non plus un îlot de socialisme qui survivrait tel quel au sein du monde bourgeois. La question est importante et vaut de s'arrêter quelque peu sur ces deux aspects :

* a) produirait-on mieux en créant un atelier classique ? Ce qui voudrait dire : une programmation à long terme du matériel, une entrée effectivement interdite,